

En attendant...

Je suis dans la salle d'attente d'un médecin chez qui je viens pour la première fois. C'est dans un vieil immeuble avec des portes qui couinent. Il y a un couloir à traverser entre la salle d'attente et le bureau du médecin. Plusieurs fois, je vois la porte s'ouvrir et ce n'est pas pour moi. Je finis par m'apercevoir que passent des gens qui sont arrivés après moi. Alors quand, une fois, la porte s'ouvre, je ne vois aucun médecin, mais je rentre à l'intérieur et je vois deux ou trois lits dans des sortes de boxes. Il y a des familles qui vont et qui viennent auprès des malades, mais pas de médecin. Je retourne dans la salle d'attente ; ce n'était peut-être pas le bon endroit.

Je médite au moins un moment sur un palier en bois qui se tient au premier ou au deuxième étage sur cour. Il n'y a qu'une barrière composée de deux tubes de métal perpendiculaires plantés dans le bois ; une partie de ce lieu est sans rambarde aucune. Je reste là un moment à contempler ce qui se passe.

Je suis de plus en plus énervé par l'attente. Je songe à m'en aller, mais il faudra prendre rendez-vous chez quelqu'un d'autre, ça prend du temps, c'est dommage. Et puis une porte s'ouvre et cette fois je vois une très jeune fille, une ado qui rentre à l'intérieur ; bien entendu je ne l'ai même pas vu dans la salle d'attente. Donc je m'impose, je rentre aussi dans le bureau. Le médecin, une jeune femme blonde aux cheveux longs, assez jolie, est en train de se laver les mains au gel hydro alcoolique. Je lui dis : je suis désolé, mais là, c'est à moi, juste, j'attends depuis une heure ! Elle me regarde et dit : désolé ça va pas être possible, revenez demain. Alors je lui réponds, très en colère, eh ben ça ne sera pas la peine, demain, je prendrai rendez-vous chez quelqu'un d'autre. Alors que je m'éloigne je l'entends maugréer auprès des patients : à bah, ça va pas aller si tout le monde s'en va, maintenant.

Je savoure ma petite vengeance.

Je pense à mon attente à l'hôpital Jean Minjoz, de Besançon, même si ça ne ressemble pas du tout.

Ça fait deux rêves où je ressors des colères rentrées. On me fait attendre, et ... rien. Je casse une carafe par accident, et on m'engueule comme si c'était de ma faute. Ça c'était dans le rêve précédent.

Pourtant à Jean Minjoz, je n'avais pas attendu si longtemps que ça.

L'endroit où je médite sur cet étroit balcon muni d'une demi rambarde fragile, ça me rappelle notre premier logement à Besançon, quand je me suis marié, à 20 ans. Il n'y avait aucun balcon. C'est l'aspect vétuste des lieux qui m'y fait penser.

Je pense soudain aux heures que j'ai passées à attendre chez Zysman, mon premier analyste. Des gens arrivés après moi passaient des fois avant moi. C'était horriblement frustrant.

Des femmes aussi, m'ont fait attendre des heures. Comme cette jolie femme qui se trouve être médecin. C'est une spécialité bien féminine : le mec, il n'a qu'à attendre !

Le balcon auquel il manque une partie de la barrière est un sexe féminin ; je suis à l'intérieur en attente de ... naissance ! ce qui manque et rend le balcon dangereux, c'est le phallus. Mais je vois ça d'un point de vue intérieur. Ça me laisse songeur, perplexe et morose.

Donc la très jeune fille qui passe à ma place pourrait être la fille que ma mère a perdue longtemps avant moi. Elle est morte, elle n'a aucune raison de prendre ma place. Pourtant on dirait que dans le cœur du médecin, ma mère, c'est elle la plus importante. Moi, je peux repasser ! je réagis comme j'aurais aimé réagir avec ma mère à l'époque : me tirer et lui dire

pourquoi. Mais même quand, parti depuis longtemps, je lui ai dit pourquoi (tu n'écoutes rien), elle n'a rien entendu.

Elle s'en lave les mains : certes, au gel hydro alcoolique, c'est une image empruntée à aujourd'hui. Mais c'est comme si elle s'en foutait.

Dans ma première incursion je vois 2, 3, lits : ce sont les places de mes frères et de ma sœur morte à l'âge de trois jours, dans le ventre de ma mère, c'est-à-dire métaphoriquement dans son cœur. D'où le sentiment que ceux-là ont une place que, moi, j'attends toujours. L'hésitation entre le deux et le trois vient de là : mes frères ont eu une longue vie, même si l'un d'eux est mort relativement jeune, - 55 ans. Mais ma sœur, trois jours, est-ce que ça compte ?

J'ai mis beaucoup de temps à comprendre ce rêve. Lorsque je l'ai dicté dans mon téléphone, que dalle. Quand je l'ai mis en forme par écrit, que dalle. C'est en le relisant plusieurs jours après que me vient ce premier indice : la salle d'attente de mon premier analyste, qui avait été soigneusement dissimulée sous les apparences des médecins que je fréquente actuellement. Le rêve se sert de l'actuel pour représenter le très ancien, ma première analyse, et l'encore plus archaïque, l'attente de la naissance dans le ventre de ma mère.

Cela prend aussi appui sur tout ce que j'ai attendu de ma mère une fois né, et qui n'est jamais venu. Tout ce que j'ai attendu des femmes, et qui est sans doute venu partiellement, mais jamais en bonne quantité, ni au bon moment. Enfin, comme toutes les histoires d'amour : ça ne peut jamais combler le manque originaire.

D'où la « petite vengeance » que je savoure à la fin : je n'ai jamais pu me venger de ma mère dans la réalité. Le rêve est bien pratique pour cela. Je fais du *fort-da* avec mon propre corps : je me tire. C'est moi qui décide de ne plus attendre. Je deviens sujet.

Comme ça je peux prendre rendez-vous avec quelqu'un d'autre, une autre femme.

Ça me fait penser que je ne fais jamais la queue, par principe sauf quand il n'y a vraiment pas moyen de faire autrement. Chaque fois que je vais quelque-part, par exemple un événement culturel et que je vois la queue, je laisse tomber. Je me rappelle avoir vu, comme ça, la queue faire le tour complet du grand Palais lors d'une exposition temporaire. Rien ne peut justifier une ou deux heures d'attente debout, dehors. J'avais réussi à faire la queue devant le Café de la Gare, car elle était très raisonnable. A peine dix minutes. Ces temps-ci, évidemment la question ne se pose pas, la covid a vidé les queues puisqu'elle a vidé les musées et les théâtres. Mais ça faisait longtemps que, dans les faits, j'avais laissé tomber.

Et je ne suis pas obligé d'en passer par le jeu de mot trop évident sur « queue ».

Le rêve mélange donc toutes les époques de la vie qui ont un point commun ; ici, l'attente.

Celle-ci intègre aussi l'attente d'une réponse sur le mystère féminin : pourquoi n'y a-t-il qu'une demi rambarde et encore, bien mince et bien fragile ? pourquoi en manque-t-il la moitié ? c'est là où l'interprétation a été difficile. En matière de sexe comme en beaucoup de domaines, le « ou » exclusif est la règle. C'est présent ou c'est absent, mais pas les deux à la fois. Or là, non seulement c'est présent d'un côté et absent de l'autre, au même endroit, mais en plus la fragilité de la rambarde existante laisse penser qu'elle pourrait casser facilement. C'est le « et » inclusif. C'est cela qui me laisse perplexe et morose. Perplexe car je ne comprends pas cette étrange configuration qui mêle aussi intimement la présence, l'absence et la fragilité. Morose parce que je pressens qu'il n'y a pas de solution.

Dans le rêve je sais que je ne dois pas trop bouger, car un faux mouvement aurait vite fait de me faire tomber dans le vide. C'est la confrontation entre avoir le phallus et l'être, dans le même lieu, au même moment. Là non plus ce n'est pas « ou », c'est « et ». Paradoxe : si je tombe, c'est que je nais, je deviens sujet, je cesse de faire partie du corps de ma mère. Mais c'est justement ce que je redoute, et que je mets pourtant en scène à la fin du rêve. Je veux naître et pas naitre en même temps.

Comme une femme attend toute sa vie le phallus absent, j'attends toute ma vie confirmation de sa présence, une assurance qui ne vient pas. Mon être même s'en trouve fragilisé.

En écrivant le rêve, la première fois, j'avais vaguement pressenti tout cela, mais je l'avais repoussé, en me disant : je suis en train de m'auto influencer ; j'ai déjà tellement trouvé ça dans d'autres rêves, c'est trop facile de plaquer toujours les mêmes explications. Pourtant, en passant par le biais de l'attente, inauguré par l'association à la salle d'attente de mon premier analyste, l'interprétation est venue. Elle confirme les interprétations anciennes, non par placage, mais par retrouvailles du sens sans cesse perdu après avoir été trouvé dans une série de rêves précédents. Le sens (c'est-à-dire la signification inconsciente) subit donc le même sort que le phallus, dans l'être comme dans l'avoir. Il se trouve et se perd sans cesse, comme dans le mouvement du *fort-da* qui est aussi la circulation du symbolique.

J'en déduis que la méfiance méthodologique contre l'auto influence est venue en renfort du refoulement. Du coup, faut-il laisser tomber cette méfiance ? certainement pas. Quitte à en payer le prix, comme ici. Le doute systématique a toujours une valeur heuristique fondamentale.

C'est bien ainsi que je suis sorti des interprétations lacaniennes en forme de jeux de mots qui ont eu ma faveur pendant si longtemps. Ce n'était pas encore de l'auto influence, mais l'influence du maître. Je dois donc doublement me méfier si je me réfère à moi-même comme maître.

Je peux encore une fois mettre la doctrine de Lacan à l'épreuve ici. Aucun jeu de mot ne me livre l'interprétation. Cependant j'ai insisté sur la distinction entre le « ou » exclusif et le « et » inclusif. Il est clair qu'il s'agit d'un phénomène de langage. Du moins, c'est ce que j'aurais dit autrefois. Oui, ce « ou » et ce « et » ont été en quelque sorte « découverts » par Damourette et Pichon dans leur célèbre grammaire. Le problème de l'œuf et de la poule se pose encore une fois : est-ce parce qu'il s'agit d'une structure grammaticale que notre psyché en suit les règles ? ou est-ce parce que notre psyché est ainsi qu'elle a inventé la structure du langage qui lui convient ? et, au-delà de la psyché, est-ce parce qu'il s'agit de la structure anatomique de notre corps ? on naît homme « ou » femme, sauf rares exceptions hermaphrodites. Pas «et ». Du moins pour le regard conscient et le regard scientifique. Pourtant l'Homme, le genre homo, il est homme « et » femme. Ce « et » est-il purement grammatical ? ou est-ce parce que l'ambiguïté corporelle est fondamentale que le langage s'est coulé dans ce moule que tout inconscient admet parfaitement, comme le rêve ci-dessus le met en scène. Pourquoi sommes-nous pareils et pourtant si différents ? pourquoi suis-je né de ce sexe-là et pas de l'autre, qui malgré son absence sur mon corps, impose sa présence imaginaire, sa présence de représentation ? telle est ma perplexité sur le balcon. Elle se redouble dans l'effet que l'absence induit dans la présence : la fragilité, possible castration. Elle se met au carré dans la question : pourquoi suis-je dedans (da) alors que je me sais dehors (fort) ? elle se multiplie au niveau des sentiments : pourquoi ai-je *peur* de tomber (fort) alors que je mets en scène mon départ (fort), bien *content* de me tirer d'ici ?

Mon corps, dans son rapport d'inclusion *et* d'exclusion à celui de ma mère, phallus et pas phallus d'icelle, mon corps dans son rapport au phallus que j'ai *et* que je n'ai pas. Voilà, à mon sens, la structure qui s'impose au langage, et non l'inverse.

L'attente provoque en moi des sentiments de frustration et de colère. Elle est comme un vide en espérance du plein. Comme je ne trouve pas de place vide pour moi dans le ventre maternel, trop plein, alors je me tire : je fais le vide moi-même, et c'est le vide de l'attente qui en a été le moteur, l'absence d'une place vide pour moi ; ce qui confirme l'identité du sentiment et du symbolique. Je me fais naître en représentation grâce à un ressenti, celui du sentiment de colère, qui met au monde une représentation de moi -même.

Pas une question de signifiant, tout ça.

Examinons cependant une traduction littérale empruntée à l'actualité : se laver les mains. Il s'agit de sa signification culturelle présente depuis deux mille ans dans le monde chrétien, Pilate se lavant les mains du sort de Jésus, signifiant par là qu'il n'en a rien à faire. C'est une métaphore, donc un effet de langage. Ce dernier a-t-il imposé sa structure à mon rêve ? je pense que mon inconscient a voulu me passer un message : de ta demande d'être entendu, d'avoir une place auprès de ta mère, elle s'en est lavé les mains. Mon rêve s'est servi d'une métaphore existante pour délivrer son message. Il s'est servi d'un code existant, mais ce n'est pas le code qui a imposé sa structure. C'est ma colère devant quelqu'un qui se dédouane de ses responsabilités, devant son indifférence qui m'exaspère, qui est allé chercher dans le dictionnaire à ma disposition l'image la plus à même de représenter cette indifférence. Ici aussi, le sentiment est le moteur de la représentation, c'est-à-dire le symbolique. On voit que la conception que je développe de ce dernier est à l'opposé d'une structure langagière. C'est une structure sentimentale et corporelle.

A mettre à l'épreuve encore et encore.

samedi 10 avril 2021